

LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

Forestier resta un instant interloqué.

— Mes bagages, fit-il, mais....

— Quoi ?

— Ils n'arriveront à Paris que demain ou après demain.

— Les aurais-tu laissés en gage ? fit l'autre en riant,

— Non, mais par suite d'une erreur, m'a-t-on dit, ils sont partis dans une fausse direction.

— Ils sont assez contumiers du fait, ces employés de chemins de fer. Eh bien, puisque nous n'avons rien à attendre, partons.

Gustave Gandon arrêta une voiture de place.

— Es-tu attendu chez quelqu'un ? demanda-t-il.

— Non.

— Alors, où vas-tu ?

Forestier ne songeait pas à rentrer dans son taudis de la rue du Poirier à Montmartre. Il répondit :

— Où veux-tu que j'aille, si ce n'est dans un hôtel ? Oh ! un hôtel modeste, convenable cependant, où je pourrai trouver une chambre de cinquante francs, soixante au plus. Il faut aller selon ses moyens.

— Naturellement. Je vais te conduire dans un hôtel du quartier Beaujon où je suis un peu connu.

— Décidément, Gustave, tu es le meilleur des amis.

— J'ai le souvenirs des beaux et bons jours d'autrefois.

S'adressant au cocher, Gandon lui dit :

— Conduisez-nous au faubourg Saint-Honoré, devant Saint-Philippe-du-Roule.

Ils montèrent dans le fiacre.

La course était longue. Le cocher maugréa un peu ; mais que faire ! Il partit, et sa mauvaise humeur retomba en coups de fouet sur son cheval.

— Tu ne sais pas, dit Gandon à Forestier, nous allons dîner ensemble, ensuite tu prendras possession de ta chambre et je t'emmènerai.

— Où cela ?

— Tu ne divines pas ?

— Pas du tout.

— Chez madame Canwey, à qui je veux te présenter dès ce soir, ainsi qu'à sa société.

— Y penses-tu ? Ta devrais pourtant voir que je ne suis pas présentable. J'ai sur moi une chemise de trois jours et pas même des gants. Quelle singulière figure je ferais, en pareille équipage, dans le salon de cette dame, au milieu de sa brillante société !

— Comment, tu te trouves embarrassé pour si peu ? répliqua Gandon en riant très fort, mais, mon cher, tu trouveras chez le premier chemisier venu et la chemise et les gants.

— Oui, sans doute, mais....

— Quoi encore ! Un coup de brosse à ta redingote ? Le garçon de l'hôtel te le donnera.

Forestier ne put s'empêcher de rire. La bonne humeur de son ami le gagnait malgré lui.

— Non, ce n'est pas cela, fit-il.

— Alors, explique-toi.

— Je suis parvenu à faire oublier mon nom d'Edouard Forestier, et pour rien au monde je ne voudrais l'entendre prononcer dans un salon.

— Oui, je comprends.... Comme moi, mon pauvre Edouard, et pour des raisons analogues, tu as dû changer de nom souvent. Crois-tu donc qu'on me connaît sous mon véritable nom ? Non pas. Dans les salons de Mme Canwey, où j'ai le bon esprit de jouer un rôle assez effacé, je me fais appeler baron de Lormier. Ça sonne toujours bien, un titre de noblesse, et aujourd'hui plus que jamais, quoique nous vivions sous un gouvernement démocratique ; cela ne m'empêche point de me montrer à l'occasion fort partisan des idées nouvelles, de me faire le défenseur des opprimés, de plaider chaleureusement la cause du prolétariat dans ses justes revendications.

— Est-ce que tu fais de la politique ?

— Pas si sot ; mais il est bon, dans le monde, d'avoir ou tout au moins de paraître avoir une opinion et des pensées généreuses. Ça fait bien et ça donne du ton.

— En vérité, je ne te reconnais plus.

— L'âge, mon cher, l'âge ; c'est en vieillissant que l'on apprend la vie.

— J'ai vieilli, et je crois bien n'avoir rien appris du tout. Pourtant je ne suis pas un imbécile.

— Tu n'as pas su te servir ou tu t'es mal servi de ton intelligence. Mais nous nous éloignons de notre sujet. Comment t'appelles-tu aujourd'hui ?

— Alexis Pontois.

— Pesh ! Est-ce qu'on s'appelle Alexis Pontois ? Je comprends qu'on porte un pareil nom quand on le tient de son père, mais point qu'on se le donne soi-même, quand il y en a tant d'autres à choisir, sonores, ronflants. Pontois, c'était bon pour le Midi d'où tu arrives ; mais te voici à Paris, probablement pour quelque temps, et il faut te donner un nom qui réponde à

ta figure, à ton langage, à tes manières distinguées, un nom qui fasse dresser la tête, ouvrir les oreilles et jette de la poudre aux yeux. Veux-tu être aussi baron, ou mieux encore comte ou marquis ? Oh ! cela ne te coûtera pas davantage.

— Merci, mon cher, je ne tiens pas à un titre et moins encore à trop attirer l'attention sur moi.

— Alors quel nom veux-tu ? Surtout, plus de Pontois ; en as-tu un autre qui ne soit ni usé, ni compromis ?

— Aucun, répondit sourdement Forestier.

— Eh bien, je vais t'en trouver un, moi.

Le faux baron de Lormier réfléchit un instant et s'écria :

— J'ai trouvé ! Si ça te convient, à partir de maintenant tu te nommeras Louis de Fabrège.

— Soit ; va pour Fabrège, avec ou sans la particule.

— Le "de" fait bien et j'y tiens ; sois tranquille, on ne te demandera pas à voir tes parchemins.

Les deux camarades, repris de justice et coureurs d'aventures, descendirent du fiacre devant l'église Saint-Philippe-du-Roule. Forestier donna au cocher deux francs, prix de la course avec le pourboire.

— Maintenant, dit Gustave, allons faire tes achats.

Ils trouvèrent facilement une boutique où Forestier se contenta d'acheter la chemise et la paire de gants dont il avait besoin.

Du moment que, conduit par son ami, il allait passer la soirée dans une maison où l'on jouait, il ne devait pas trop puiser dans sa bourse, sachant bien que dès qu'il s'approcherait d'une table de jeu et verrait des cartes, il ne résisterait pas à l'envie de tenter la fortune.

On se rendit ensuite rue de Berri où Forestier se fit donner une chambre dans un hôtel d'assez belle apparence.

Après qu'il eut consacré une demi-heure à sa toilette, les deux compères allèrent dîner dans un restaurant du quartier. Ce fut le baron de Lormier qui commanda les plats, les vins, voulant bien fêter un ancien ami retrouvé d'une façon si imprévue. Ce fut également lui qui demanda l'addition et paya la dépense, ce dont Fabrège se sentit particulièrement touché.

Il était alors près de dix heures du soir.

Tranquillement, et tout en causant du passé à voix basse, nos deux hommes s'enfoncèrent dans la rue de Courcelles.

Après un quart d'heure de marche, la baron s'arrêta sur le trottoir en disant :

— C'est ici,

Ils étaient devant une porte derrière laquelle on devinait une habitation entre cour et jardin.

— Diable ! fit Forestier, un hôtel !

— Oui, un petit hôtel, confortable et coquet, comme il convient à une jolie femme qui veut que sa maison soit un lieu de délices pour ses amis. Comme ça, vois-tu, dit Gandon, on est tout à fait chez soi et libre d'y faire tout ce que l'on veut : on a moins à redouter la curiosité des voisins et l'on ne craint pas d'importuner les autres locataires.

— Et, c'est toi qui paie cet hôtel ?

— C'est moi, c'est elle ; quand je n'ai pas, elle me donne ; une autre fois, c'est ma bourse qui est la sienne.

— C'est, bien, je suis renseigné.

Le faux baron ouvrit la porte à l'aide d'une clef qu'il avait sur lui et ils entrèrent dans la cour, peu vaste, mais qui encadrait l'hôtel en se prolongeant des deux côtés jusqu'à un jarret planté de massifs touffus, invitant aux promenades mystérieuses dans les belles nuits d'été.

L'hôtel avait deux étages au dessus du rez-de-chaussée, puis les combles.

Les quatre grandes fenêtres du premier étage étaient magnifiquement éclairées ; deux, celles du grand salon, par un lustre, les autres par des lampes et des bougies dans des appliques.

En même temps que le son d'un piano, des éclats de voix et de rires arrivèrent aux oreilles des deux amis.

— Tu entends, dit le baron, on s'amuse.

Ils montèrent au premier étage et trouvèrent dans un large couloir, formant antichambre, un domestique en livrée qui, silencieusement, les débarrassa de leurs chapeaux et pardessus.

Ils entrèrent dans le grand salon où se trouvaient réunies une quinzaine de personnes, trois ou quatre femmes d'un âge mûr, quelques vieux messieurs aux cheveux grisonnants et des jeunes filles fort jolies, très séduisantes, dont la plus âgée ne devait pas avoir vingt-quatre ans. Elles avaient le visage animé et encore toute la fraîcheur et la gaieté de la jeunesse, elles avaient de belles dents blanches et ne se privaient pas de rire pour les faire voir.

Elles avaient des allures qui n'étaient pas précisément celles qu'on pourrait s'attendre à trouver dans une société bien choisie, chez des jeunes filles du meilleur monde ; elles avaient des poses étudiées, des regards languoureux, parfois timides et effarouchés, selon le rôle qu'elles devaient jouer, ce qui ne les empêchait pas, à un autre moment, de parler avec une étonnante liberté de langage et d'expression.

Elles étaient assez richement vêtues et bien parées ; mais un jeune